

Hardis moineaux

Chaque matin, ils étaient là, perchés sur le grillage à gros trous du poulailler ! Leurs cris répétés et audacieux réveillaient la basse-cour, bien calme à cette heure. Les poules, le coq et parfois quelques autres pensionnaires (pigeons, cailles et tortues en été ou dinde à l'approche de Noël, ...) picoraient en toute quiétude le grain que nous avions jeté à profusion comme tous les matins.

Fermé de toutes parts par un grillage, ce poulailler nous permettait également d'élever avec mon frère Marcel des pigeons . . .

Les moineaux, dont la taille leur permettait de traverser aisément le grillage s'invitaient au repas. La plume rebelle et l'air mécontent, ils piaillaient sans arrêt comme pour alerter leurs compagnons du voisinage que le festin pouvait commencer ! L'un après l'autre, ils s'abattaient sur le sol et prenaient part aux agapes. La part de criblure qu'ils prélevaient semblait importante car, après deux ou trois tentatives, il ne restait plus de grains à terre.

Je les regardais longuement et mon père qui m'avait vu les observer, me disait qu'il allait très bientôt acheter une carabine 6mm à plombs, peu bruyante et économique et qu'il nous débarrasserait bien vite, tout en s'amusant, de ces importuns consommateurs.

A la pensée de pouvoir moi aussi, utiliser l'arme, j'étais tout à fait d'accord . . .

Malheureusement toutes les arguties employées, y compris le fait que j'étais un enfant très raisonnable et prudent, ne purent faire entendre raison à notre mère.

Il fallut donc envisager un autre moyen de lutter contre les envahisseurs. Notre père qui ne manquait pas d'idées, me dit qu'il avait pensé à prendre les oiseaux au piège. Et comme moi-même, j'avais un jour placé un ou deux pièges hors du poulailler pour éviter qu'une poule ne le déclenche en y posant maladroitement la patte ou d'un coup de bec pour se saisir de l'appât vivant, je m'aperçus très vite qu'on avait oublié tous les deux, combien Maman avait en horreur les armes et qu'elle ne souhaitait à aucun prix que ses enfants puissent en détenir.

Elle avait suffisamment souffert en perdant plusieurs d'entre eux, en bas âge ou à la naissance, elle ne voulait certainement pas ajouter sa propre contribution au malheur qui l'avait longtemps poursuivie.

Aussi le projet de notre père, souvent évoqué ne fut jamais accompli et je restai avec une grande envie de posséder cette carabine inaccessible et qui me hanta une grande partie de mon enfance.

Faute de pouvoir acquérir cet objet, je le dessinais à chaque fois qu'un crayon me tombait sous la main. Pour l'avoir souvent vue représentée sur le « Chasseur Français » je commençais d'abord par la crosse lisse en noyer avec ses ombres et ses parties éclairées et brillantes, puis le canon épais et tronconique surmonté du guidon et, dessous, le fût et sa bride qui le rend solidaire du canon.

Et pour terminer, la culasse et son levier de métal. Longtemps, on pouvait voir sur mes anciens cahiers de classe ces dessins remplir les fins de chapitres ou illustrer les marges blanches et

inutiles de certaines copies... On en trouvait partout sur les cahiers de textes, sur les brouillons, sur les devoirs ou interrogations écrites rendues... Ultimes souvenirs d'heures passées à rêvasser lorsque la vie lycéenne me paraissait bien lourde à porter loin de la maison. Dessiner l'arme était pour moi une façon de me l'approprier virtuellement en attendant d'en posséder une, un jour !

Et, comme pour me consoler, mon père s'adressait parfois à Maman pour lui dire que la chose était possible, l'arme ne coûtait pas trop cher, (les munitions, de toutes petites *bosquettes*, encore moins), et que ce sport sans danger puisqu'il y serait présent, pourrait même agrémenter nos repas.

Les brochettes de petits oiseaux avaient de tout temps régalé la famille. Et puis enfin, un argument qui ne pouvait pas laisser tout à fait insensible : quelle économie de grains réaliserais-nous si nous nous débarrassions de ces voisins, indélicats oiseaux, s'ils se détournaient du poulailler où abondait la nourriture !

Mes pièges restèrent ainsi tendus en vain plusieurs jours. Mais cette fois, il ne s'agissait pas de ces pièges à oiseaux en fil de fer semi-circulaires, mus par un long ressort qui se referment sur eux-mêmes et qu'on appâte avec un ver de terre, une larve de hanneton ou un morceau de pain. Mon père avait en vue un tout autre piège ;

Un grand piège capable en un coup de prendre plusieurs oiseaux ! Et comme je ne comprenais pas où il voulait en venir, il se saisit d'une ancienne porte de poulailler dont les trous du grillage étaient suffisamment petits pour ne pas laisser passer un oiseau. Ce grillage était limité par un cadre rectangulaire en bois consolidé en son milieu par une traverse qui portait encore la vieille serrure. Mon père m'expliqua très rapidement geste à l'appui comment devait fonctionner ce piège. La porte grillagée mais assez lourde serait étendue au sol et soulevée à une extrémité par un bâtonnet d'une trentaine de centimètres de long.

On attacha une ficelle de quelques dizaines de mètres au pied du bâton et on alla se placer en face du poulailler dans le garage à l'abri d'une fenêtre en verre dépoli et à demi ouverte, le fil à la main. Sous la porte grillagée, nous avions disposé une quantité importante de grains. On attendait silencieusement que les premiers oiseaux vinssent picorer sous le piège.

Espiègles et assez farouches au début, ils mangeaient tout autour du piège mais ne s'aventuraient pas à l'intérieur.

Cette nouvelle installation dans le poulailler n'était pas faite pour les rassurer. Nous décidâmes d'abandonner le piège quelques jours afin que les oiseaux mis en confiance se décidassent enfin à pénétrer sous le grillage. Chaque jour nous rajoutions une quantité supplémentaire de graines juste sous le grillage. Après avoir mangé toutes les graines qui se trouvaient hors du piège, les oiseaux furent bien obligés de pénétrer à l'intérieur du piège. Petit à petit ils reprenaient confiance et très vite on les vit tous ou presque sous le piège. Grande était notre émotion de les savoir ainsi réunis à notre portée !

Avec Marcel on se disputait gentiment pour savoir qui tirerait le premier la ficelle. On reprit alors notre surveillance derrière la fenêtre et lorsqu'on fut sûrs de les avoir tous sous le piège - ils étaient cette première fois peut-être une bonne douzaine -, je tirai très vivement sur la corde qui retenait le bâtonnet. La porte-piège, sous son propre poids, s'abattit sur nos oiseaux qui très surpris se retrouvèrent fortement plaqués au sol et prisonniers du grillage. Tous ces oiseaux prisonniers s'agitaient vainement dans un nuage de plumes. Le plus dur restait à faire : s'emparer des oiseaux. Si on soulevait la porte sans précaution, certains auraient pu

s'échapper. Là encore mon père, saisissant un gros bâton qui traînait, eut la bonne idée de les assommer. Evidemment il ne nous restait plus qu'à nous en saisir, les plumer, les flamber, les vider et les embrocher pour les faire rôtir.

L'occasion était bonne puisque, en ces temps, nous avions toujours des invités à la maison. Le plus souvent les Masson d'Oran, Marcel et Fifine, qui sans être de proches parents partageaient bien souvent notre intimité familiale. Nous les adorions, lui était le parrain de Marcel à qui on avait donné son prénom et Fifine ma marraine, adorable femme !

Tout le monde appréciait ces délicieuses brochettes d'oiseaux sauf Marcel et moi qui, pour connaître leur provenance et surtout leur fin tragique, ne pûmes nous résoudre à y goûter malgré les invitations répétées de notre mère et de ses invités.

Aussi, le piège fut abandonné et traîna encore quelque temps dans le poulailler pour faire plaisir à Papa qui espérait bien poursuivre cette expérience. Ce que notre père ne savait pas, c'est qu'avec Marcel pour être sûrs de ne pas faire de nouvelles victimes, nous clouâmes le bâtonnet au cadre de la porte ce qui l'empêchait de se refermer sur les oiseaux qui continuèrent, rassurés, à picorer la criblure que nous leur dispensions journellement et à profusion.



Le piège à moineaux.